



HAL
open science

Entretien avec Georges Abraham - Propos recueillis par Alain Giami, à Genève, le 22 mars 2017

Alain Giami

► To cite this version:

Alain Giami. Entretien avec Georges Abraham - Propos recueillis par Alain Giami, à Genève, le 22 mars 2017. *Sexologies*, 2024, *Sexologies*, 33 (2), pp.61-71. <10.1684/sexol.2024.39>. <hal-05562597>

HAL Id: hal-05562597

<https://hal.science/hal-05562597v1>

Submitted on 25 Mar 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Alain Giami

Entretien avec Georges Abraham. Recueilli par Alain Giami à Genève le 22 mars 2017.

Publié dans la revue Sexologies Avril-Mai-Juin 2024 / n° 2 / Volume 33 /

doi: 10.1684/sexol.2024.39

Georges Abraham, décédé le 31 août 2023 à Genève à l'âge de 95 ans, représente une forme de sexologie étroitement liée à la psychanalyse, mais aussi à la psychiatrie, qui donne une grande importance à l'écoute et à l'analyse des rêves. Son ouvrage - *Les confessions d'un psychanalyste* - dans lequel il livre des aspects importants de sa subjectivité – et de celle de ses patients - montre comment il savait travailler avec ce que les psychanalystes appellent leur contre-transfert. A l'instar de D.W. Winnicott, la sensibilité à ses propres réactions subjectives et corporelles, les émotions suscitées par le contact avec ses patients constituent son principal outil de travail. Il y a quelques années, j'avais assisté à une table ronde au cours de laquelle il était question de psychiatrie et de psychanalyse dans un congrès de sexologie. J'avais été frappé par le contraste qui se déployait entre un Georges Abraham qui offrait une connaissance personnelle et profonde de la sexualité, des fantasmes, des émotions, des pensées secrètes qu'il exprimait souvent sous le mode de l'humour avec son accent marqué entre l'Europe centrale et l'Italie, et les propos sans relief d'une jeune psychiatre qui connaissait parfaitement les outils quantifiés de l'aide au diagnostic et les prescriptions pharmacologiques, mais pas grand-chose de la sexualité.

Après coup, je me dis que la connaissance et la communication sur la sexualité sont fondées sur une forme de transgression, la transgression du tabou de la connaissance des choses sexuelles, des secrets qu'il est interdit de dévoiler et qu'il faut avoir le courage interne d'aller chercher là où on peut les trouver. Jacques Waynberg, un autre sexologue important de la génération qui a réinventé la sexologie à l'orée des années soixante-dix, disait : « on ne croise jamais les sexologues ni à la salle Drouot ni dans les clubs échangistes ». C'est-à-dire qu'ils n'achètent pas de livres anciens et ignorent l'histoire de la sexologie. Dans les clubs échangistes, on pouvait encore, il y a quelques années, observer des formes variées d'activités et de relations sexuelles et découvrir des choses dont on pouvait n'avoir même pas l'idée.

Au bout de quelques appels téléphoniques infructueux, Georges Abraham m'accorde un rendez-vous dans son cabinet dans un quartier résidentiel de Genève. Par une belle après-midi ensoleillée, il me reçoit dans le vaste appartement qui lui sert de cabinet, dans le recoin d'une salle de séjour. Les murs sont tapissés d'ouvrages médicaux et philosophiques en différentes langues européennes. La table de travail est apparemment désordonnée, mais j'imagine parfaitement que Georges Abraham en a une cartographie mentale extrêmement précise : il doit savoir se trouve chaque papier, chaque document. D'emblée je me sens à l'aise et après quelques plaisanteries, il attend que je commence. L'entretien se déroulera pendant près de deux heures de façon fluide, sans grands efforts de ma part, mon attitude visant à accompagner et relancer son propos lorsque cela était nécessaire.

Au cours de cet entretien, Georges Abraham a tout d'abord évoqué quelques éléments de sa biographie personnelle et des années de formation qui l'ont conduit à s'intéresser à la vie sexuelle des patients hébergés dans un hôpital psychiatrique. Il nous raconte ensuite sa rencontre décisive avec Willy Pasini avec lequel ils ont vécu un long partenariat au service du développement de l'enseignement et de la structuration des associations professionnelles de

sexologues. Il nous livre enfin ses réflexions sur les développements actuels (2017) de la sexologie et de la médecine sexuelle. Tout au long de son parcours Georges Abraham s'est nourri de la réflexion philosophique pour affiner sa compréhension du monde et de ses patients. Il a associé cette réflexion philosophique à la psychanalyse. Ce qui l'a amené à avoir une conception relativement large de la sexualité, très centrée sur la subjectivité.

En voici une retranscription abrégée dans laquelle nous avons tenté de conserver le style parlé propre à un entretien qui restitue toute la profondeur et la saveur de la pensée et de l'humour de Georges Abraham.

Mes remerciements à Mireille Bonierbale pour l'aide à la mise en forme du manuscrit.

A.G. = Alain Giami ; G.A. Georges Abraham

A. G. : Bien, comme je vous l'ai dit je suis chercheur, professionnel, c'est mon métier... et je travaille sur l'histoire de la sexologie, et j'ai voulu profiter de mon séjour ici, à la Fondation Brocher à Hermance à côté de Genève, là où je suis encore pendant une dizaine de jours, pour vous rencontrer vous, et rencontrer Willy Pasini comme personnes qui ont joué un rôle important... dans l'histoire de la sexologie européenne...

G. A. : Oui c'est un peu vrai ! (rire) c'est même vrai...

A. G. : Vous ne pouvez pas le nier ! (rire) On a des preuves pour ça, alors l'idée c'est d'avoir cet entretien, qui est enregistré... que je vais faire transcrire dès que possible... et dont je vous enverrai la transcription pour vérification.

G. A. : Oh ! J'ai confiance en vous...

Éléments de biographie : entre la médecine et la philosophie

A. G. : Donc... donc voilà ! Peut-être, je ne sais pas, on peut commencer, enfin, comment ça a commencé pour vous, tout ça finalement l'intérêt pour la sexologie... ?

G. A. : Eh bien écoutez, Je ne sais pas, je vous jette là quelques éléments épars... ! Je me suis trouvé, pour des raisons... historiques, un peu dans... dans de mauvaises passes en Italie... parce que mon père était Juif, Allemand... mais on s'en est tirés... (sourire) mais... pour finir, j'ai fait donc... mon université, faculté de médecine, à Gênes en Italie... et quand j'ai fini les six ans prévus à ce moment-là, c'était encore un peu le vieux style... on faisait une thèse et puis on devenait docteur en médecine alors que maintenant c'est un diplôme, et à cette époque, tous mes collègues... choisissaient une spécialisation. Moi je n'avais pas envie de me jeter tout de suite dans une spécialisation, enfin laquelle ? Au contraire, j'avais une sorte de vocation, c'est pour ça que je fais ce détour-là... Ça m'intéressait beaucoup la philosophie... et de quelque façon aussi la philosophie dans la médecine, ce n'était pas l'histoire de la philosophie, c'était la pensée, et on m'a dit qu'on ne pouvait pas être... en même temps inscrit en spécialisation médicale et puis fréquenter une autre faculté... impossible... C'était en 1952... alors j'ai dit « Bon écoutez, pour le moment je n'ai choisi aucune spécialisation, je reste médecin, tout court, et je continue à m'intéresser à la philosophie. Alors, pendant deux ans je suis resté à Gênes, où le matin je travaillais à l'hôpital ; j'ai travaillé une année en cardiologie, et une année en pneumologie... avec les tuberculeux surtout et on ne me payait pas ! J'étais là en tant qu'assistant volontaire ... et l'après-midi, j'allais aux cours de philosophie. En médecine, bon, il fallait apprendre les choses par cœur, c'était après... la guerre ! En 1952, la guerre était finie depuis sept ans mais... et en philosophie alors, j'avais un succès terrible !... Ainsi le plus souvent, j'avais toujours des

notes maximales, et les examens devenaient des dialogues entre moi et...les professeurs... Puis je suis venu en Suisse ... C'était en 1955, plus exactement le 1^{er} août (sourire) je ne savais même pas que c'était la fête nationale, je ne savais rien. On m'avait accepté à l'hôpital psychiatrique, dans le canton du Valais et... et là je me suis inséré.

A. G. : Vous aviez déjà fait un peu de psychiatrie ?

G. A. : Pas du tout ! Pas du tout, seulement donc de la médecine interne...

La psychiatrie

G. A. : ... je suis passé par là ! Mon goût, ma fascination par rapport à philosophie comme pensée... m'avait porté à discuter, volontiers, avec les malades, et mon français n'était pas si fort... Pour vous donner des exemples...cet hôpital psychiatrique du Valais, consistait en plusieurs maisons, pavillons dans un parc, agréable... et par exemple moi, arrivé peu de temps après ! (rire) ... et je passe dans ce parc et je ne vois personne, les malades restaient le plus possible... enfermés, tandis que maintenant ça a complètement changé...

Les malades psychiatriques ont de la peine à rester... parce qu'on les garde a minima _ - on fait des statistiques ..._ alors je passe dans le parc et je vois... une femme, de plus ou moins une quarantaine d'années, que je ne connaissais pas, et qui n'était pas ma malade d'ailleurs et je lui dit « Bonjour Madame », elle avait une quarantaine d'années, voilà qu'elle me flanque deux gifles !... Elle m'explique... que si j'ai dit « Madame », elle était considérée comme mariée, et peut-être qu'elle avait des enfants... elle me dit « Oh, moi je suis vierge ! ... Je n'ai pas connu d'homme ! », enfin vous voyez. Évidemment, le lendemain, en repassant dans le même parc, j'ai croisé la même femme ! et bien sûr, je dis « Bonjour Mademoiselle » et elle m'a encore flanqué deux gifles... Et elle me dit « Vous ne savez pas que j'ai connu beaucoup d'hommes, je suis mariée, j'ai des enfants »...

Là je me suis rendu compte que le sexe avait de l'importance, enfin le sexe, pas comme besoin, comme instinct mais comme... relation humaine, parce que... pour cette femme, la question de la sexualité, c'est un délire imaginaire, mais c'était très important pour elle ... et de fil en aiguille, je suis resté huit ans à l'hôpital psychiatrique, pas deux jours !... Alors j'ai conçu de faire une sorte de recherche... sur la vie sexuelle des psychotiques parce que c'était des malades en général, assez graves... internés... et j'en avais parlé avec le Professeur Schneider à Lausanne, depuis longtemps, évidemment j'avais peur, que peut-être moi l'inconnu, personne n'allait me publier, j'étais d'accord qu'il se mette en premier dans les auteurs, et on a fait, à ce moment-là, une publication dans l'*Évolution psychiatrique*...

A. G. : Ah vous en avez fait une publication importante ?

G. A. : Une grosse publication ... évidemment avec le Professeur Schneider à Lausanne, ils l'ont tout de suite publié, sans discuter... mais...alors c'était intéressant parce que, par exemple, il y avait des sœurs catholiques, des nonnes, en Suisse alémanique, elles venaient de Lucerne. Elles ont participé ! C'est-à-dire qu'elles posaient aussi des questions... ce n'était pas l'ouvrage d'un solitaire : je tenais compte du dossier clinique parce que et toujours dans ce travail-là... il y avait un malade qui disait... « C'est impossible... que Marie, la vierge, enfin la Madone... n'ait pas eu de relation avec Joseph, puisqu'ils vivaient ensemble un homme et une femme... et la recherche, ma recherche, a duré quelques années, ce n'était pas une chose qu'on a faite là, en quinze jours ! parce que je me souviens qu'à un moment donné, un homme qui (au contraire) était devenu impuissant ; ... il est revenu vers moi et il me dit « Ah écoutez, je crois que oui, c'est possible (rire), que Joseph, un homme, vive avec une femme sans rapports sexuels » ... Un autre malade très grave à qui j'avais demandé « Mais...

quelle est la forme de rapport sexuel que vous souhaiteriez le plus ? »... Il m'a dit, sans hésitation, « De m'enculer moi-même »... (rire). Ce thème, c'était ... un vrai travail...

A. G. : C'est-à-dire que vous faisiez les entretiens avec eux c'est ça ?

G. A. : Beaucoup... beaucoup d'entretiens, je les faisais, avec mes malades, les entretiens et puis de temps en temps, l'hôpital dont certains patients sont des paysans, à un moment donné, faisait exception, pour la récolte, et les faisaient sortir et rentrer chez eux... pour les travaux à la campagne ! et puis ils revenaient, bien sûr s'ils étaient mariés, ils avaient des relations sexuelles, et aussi des relations sexuelles extérieures... il y avait aussi un pavillon mixte !

A. G. : Déjà !?

G. A. : Ah oui, c'était un canton, enfin un hôpital psychiatrique d'avant-garde et on venait même de l'étranger et je me souviens d'avoir accompagné même des gens de Hong-Kong qui venaient visiter cet hôpital psychiatrique... et puis moi qui avais aussi des bonnes connaissances en neurologie, j'avais aussi ouvert un dispensaire pour les céphalographies et j'y voyais aussi beaucoup d'épileptiques.

Le passage à la sexologie : la rencontre avec Willy Pasini

A. G. : Mais excusez-moi... quel lien entre le... le travail de recherche... que vous avez mené à l'hôpital psychiatrique et votre ouvrage sur la sexologie médicale ? L'un a inspiré l'autre, ou... ?

G. A. : Oui, l'un a inspiré l'autre, c'est-à-dire que j'ai remarqué à ce moment-là qu'il n'y avait rien... sur la sexologie comme publications... en tout cas à cette époque, et je me rattache maintenant à ce qui s'est passé ici, avec Monsieur Pasini, il vous a déjà raconté et je répète qu'à un moment donné, il y a eu ce Monsieur Chalumeau, Maurice Chalumeau qui est mort, il était seul à Genève, il était à l'époque... considéré comme un homosexuel, ..., Cet homme n'avait pas beaucoup de liquidités... mais il avait beaucoup de propriétés, il achetait des appartements, ... donc quand l'exécuteur testamentaire a ouvert le testament, ils ont vu qu'il laissait tous ses biens, ... quelque chose d'important ... à l'Université de Genève... pour qu'elle s'occupe des minorités sexuelles !

Je ne sais pas si Willy Pasini vous en a parlé ... l'Université de Genève a refusé !, immédiatement « Ah non-non-non, qu'est-ce que c'est ? » mais, heureusement !, qu'il y avait comme doyen de l'université, Monsieur Geisendorf, qui était... doyen de la faculté, de gynécologie à l'origine, il s'occupait beaucoup de planning familial, raison pour laquelle il avait embauché Willy Pasini chez lui, à la gynécologie, alors que Willy Pasini était psychiatre comme moi..., je ne sais pas, je ne me souviens plus comment il avait fait pour... avoir le titre de psychiatre mais, à l'époque, en Suisse.

A. G. : Hum... les stages et comme ça...

G. A. : Alors au contraire, à l'époque, on devenait psychiatre par la force des choses ! (sourire), moi après huit ans comme chef de clinique à l'hôpital psychiatrique, ... je suis devenu psychiatre mais je n'ai jamais passé de diplôme de psychiatrie en tout cas !... Monsieur Geisendorf (le doyen) a joué diplomatiquement, et Willy Pasini a dû vous en informer, a dit « Ben pour mieux s'occuper de la sexualité disons, irrégulière (rire) si vous voulez, minorité sexuelle, il faut d'abord connaître la majorité » et sur ce jeu de mots presque, l'Université de Genève a accepté cet argent de Monsieur Chalumeau!?...

A. G. : Vous vous connaissiez déjà avec Pasini ou pas ?

G. A. : ... peut-être un peu, comme étant tous les deux d'origine italienne ... pas beaucoup-beaucoup mais... j'avais toujours eu de très bons rapports avec Willy Pasini parce que lui-même, je crois qu'il a suggéré mon nom à Geisendorf qui ne me connaissait pas, on a fait cette recherche sexologique ensemble et donc automatiquement, on est entrés en tandem ! ...

A. G. : *Oui c'est ça...*

G. A. : Alors là, on a fait des voyages et c'est plutôt Monsieur Pasini qui les organisait. Je me souviens, on avait été en Colombie parce qu'on nous avait dit, dans un pays comme le nôtre où l'enseignement de la sexualité n'existe pas, que là-bas au contraire, on donnait des cours d'information sexuelle (sourire) aux militaires ! (rire).

A. G. : *Ah oui !?*

G. A. : Je me souviens, on arrive à Bogota...!... Je vois dans un journal local que j'achète dans un kiosque, « Deux personnages de l'Organisation mondiale de la Santé... vont donner demain soir à Bogota, une conférence » ! avec Willy Pasini, on a dû travailler presque toute la nuit, moi je peux faire un discours en espagnol... et lui en anglais, bon, on était devenus un peu des personnalités, venant de l'Europe, etc., on a été aussi en Thaïlande...

Les contacts avec la sexologie nord-américaine

G. A. : ... Les voyages, c'est un des gros succès qu'on a eu avec Pasini, , deuxièmement on a ouvert un dispensaire, on voyait pas mal de malades, on faisait un peu de recherche, et surtout, on était arrivés à mettre de notre côté l'OMS... qui à ce moment-là s'est beaucoup intéressée à la sexologie alors qu'avant elle ne s'y intéressait pas... et toujours l'argent de la Fondation Chalumeau, on a invité des gens, invité... une certaine... Helen Kaplan, qui était une sexologue à l'époque, on a invité un Professeur de l'Union soviétique, qui était le seul pays à l'époque qui avait une école de spécialisation en sexologie... et puis nous-mêmes, on n'a pas seulement fait des voyages en Amérique latine... mais on a fait des voyages, pour nous aussi, parce qu'à ce moment-là... il y avait l'école de... Helen Kaplan à New York, mais... là on a été chez elle plusieurs fois, on a été à Saint-Louis, là où il y avait... Masters & Johnson...

A. G. : *C'est ça oui...*

G. A. : ... alors on travaillait un peu avec eux, etc. et puis on a été en Californie, où il y avait beaucoup d'écoles... très comportementalistes qui faisaient des films, enfin... thérapeutiques... donc nous-mêmes, on s'est un peu... disons fortifiés ! (sourire), c'est pas seulement ce que nous avons appris ici, ... Pasini et moi on est devenus des sexologues et... l'Italie nous a beaucoup invités, aussi la France et... enfin quand on voulait parler de sexologie, on parlait de nous deux ! Et puis on m'a nommé expert pour les demandes de financement de recherche à partir du fond Chalumeau, et puis bon, on a donné des cours de sexologie ici à l'université, on a mérité, c'est pas comme (si) tout d'un coup on était devenus sexologues (sourire) maintenant peut-être vous voulez des questions plus spécifiques ?...

La sexologie médicale

A. G. : *Oui c'est ça, mais je veux dire... je crois qu'il y a une différence là apparemment entre vous et Pasini...*

G. A. : ... on a fait des livres ensemble ! Un des plus important c'est « Introduction à la sexologie médicale »

A. G. : *C'est ça. Pourquoi avez-vous appelé ça « Sexologie médicale » ? C'était comme ça qu'on disait à l'époque ?*

G. A. : « sexologie » ça... ça pouvait avoir une résonance un peu ambiguë, ... tandis que médical, nous avons tout de suite pris la position... et nous avons enseigné, en médecine mais, vous savez maintenant, à mon avis, la sexologie médicale est finie et on ne sait même pas bien pourquoi mais elle est finie...

A. G. : *Pourquoi, qu'est-ce qui vous fait dire ça ?*

G. A. : Ah ! Ça me fait dire ça ici... il y avait des locaux, enfin une unité de sexologie... de l'université, qui a été balayée parce que... ils ont dit à l'université « La sexualité ne peut intéresser que la médecine légale », pour les crimes sexuels (sourire)... et, et ça, c'est déjà une erreur de base, et puis maintenant c'est un système développé par De Micheli, et qui travaille à la maternité, qui fait un peu de sexologie. Moi j'ai beaucoup contribué enfin à un moment donné, à la *Revue médicale suisse*, qui s'appelait tout simplement « Médecine et Hygiène »...

A. G. : *Oui !*

G. A. : ... et moi en pratique je l'ai dirigé pendant quelques années et avec l'accord de Geisendorf. Mais, c'est pas qu'on voulait à tout prix être des sexologues, on l'était par la force des choses... mais maintenant, d'après nos connaissances, la sexologie officielle aux États-Unis n'existe plus, ... en Russie certainement pas... et il y a des enseignements, en Allemagne et en Italie

A. G. : *Actuellement vous voulez dire ?*

G. A. : Oui, enfin une recherche... vraiment sérieuse, je dirais même philosophique ! (rire) dans le sens de voir un peu ce que veut dire le sexe. Il y a tout le problème appelé 'plaisir de la douleur'... et il y a... toute la question des émotions, des sensations, c'est... un terrain qui pourrait être très riche à un moment, on a fait - Pasini et moi - beaucoup de conférences, en Italie en particulier, en France aussi. On était reconnus comme sexologues mais... en ce qui me concerne, ici je continue à travailler, j'ai des patients, et donc les problèmes sexuels peut-être mais il y a les problèmes des couples, il y a le problème, justement, plaisir et douleur, le rapport, enfin, avec son propre corps ! et... pour moi, la sexologie si vous voulez médicale puisque je suis médecin... est encore en pleine floraison ! Elle pourrait l'être ! mais... en même temps... par exemple, à un moment donné... un ex-pasteur protestant, de Genève... je ne me souviens plus bien de son nom était venu me voir... parce que la ville de Genève voulait ouvrir un centre pour les personnes âgées... qui existe toujours, qui s'appelait « Cité seniors », Il m'avait demandé de collaborer avec lui pour mettre en route cette entité... et j'y étais peut-être allé trois, quatre ans..., deux fois par mois, c'est près de la gare de Genève... et de onze heures jusqu'à midi et demi... je ne donnais pas des cours mais je faisais des conférences ... libres... et ça devait être destiné à des personnes âgées, mais, en réalité... il y avait des gens beaucoup moins âgés qui venaient, « Parce que on parlait beaucoup de sexualité ! » et puis, ce pasteur a dû prendre la retraite parce qu'il était arrivé à 65 ans... ils ont nommé un jeune... une vingtaine d'années... qui supportait mal que je valorise la vieillesse, parce que moi j'étais âgé ! (sourire)

Les évolutions de la sexologie : l'industrie pharmaceutique

G. A. : Mais ici, maintenant, je vois moins de malades... je vois des malades très graves parfois mais... et le problème de la sexualité, ça n'est pas que je... dis tout de suite « Ah !

Faites l'amour ! », surtout pas ça ! et le problème sensation-émotion, l'importance des rêves aussi, des rêves, enfin une chose qui... m'intéresse encore maintenant particulièrement c'est le rêve et... la question va, voyez... que même dans ces livres qui ne sont pas de neurosciences, vous avez des références, par exemple sur les rêves érotiques me semble-t-il, d'après les statistiques ça n'est que 10% des rêves dans l'ensemble...

Moi je continue à m'intéresser à la sexualité ici même, avec les patients... et parfois je rencontre des confrères, plus jeunes que moi évidemment, et je suis un peu, scandalisé par le fait qu'ils ne connaissent rien à la sexologie ! Les médecins ne connaissent rien de la sexologie..., et ça c'est dommage !

A. G. : Mais comment vous expliquez ça, après quand même tout ce que vous avez fait... que ça n'ait pas pris finalement ?

G. A. : Il faut le dire, je le dis aussi pour Willy Pasini, nous n'avons pas laissé vraiment de trace ! (rire) ... maintenant il y a toute cette histoire de... l'électronique pour la recherche médicale... et qui est une grosse affaire commerciale... La sexualité, je dois avouer que même ici à Genève, si on me disait... « est-ce que vous pourriez nous conseiller un sexologue... » je dis « Non ! Je ne peux pas parce que je n'en connais pas ! à part Willy Pasini, bien sûr. C'est terrible, je n'en connais pas !... »

A. G. : ... et à un moment donné, jusqu'en je ne sais plus quelle année, vous avez participé à une revue qui s'appelait « Sexologie médicale », et puis il y a un an ou deux, avec Bianchi-Demicheli, c'est devenu « Médecine sexuelle », vous faites une différence justement entre les deux notions ... comment vous expliquez ce passage... entre sexologie médicale et médecine sexuelle, et qu'est-ce que ça représente finalement ? Mais vous savez que... quand même que depuis le début des années 2000... disons c'est la médecine sexuelle, qui s'est organisée de façon internationale, avec le soutien de l'industrie pharmaceutique, et il y a même eu une International Society of Sexual Medicine...

G. A. : Mais oui bien sûr !, il y a eu des revues qui plus ou moins n'existent plus... Oui mais beaucoup ont un soutien pharmaceutique... On parle un peu médicament mais... il y a ici un petit éditeur qui s'appelle « Le savoir suisse », c'est un éditeur mineur... Bianchi-Demicheli et l'éditeur là, ils ont proposé l'idée de faire un petit livre que j'ai cherché pour vous le montrer mais je ne le trouve pas, Il y a une photo là-dedans, que je voulais vous montrer... c'est pris à l'OMS ! C'est quand Pasini et moi on était arrivés, on impliquait beaucoup l'OMS...

A. G. : Mais c'est lui qui dirige l'enseignement là maintenant, de sexologie clinique à Genève...

G. A. : Mais c'était un enseignement pas très intéressant, c'est fait un peu pour tout le monde... Oui bien sûr, maintenant c'est le seul parce que Pasini ne s'en intéresse pas, et puis je suis trop âgé ! (sourire). Alors, revenons quand même un moment à la pharmacologie... vous savez, que parce que, disons... la femme aussi produit de la testostérone... hormone stéroïde, la testostérone... l'homme en produit plus qu'elle parce que l'homme le produit aussi dans les testicules, plus que dans la glande surrénale, si vous donnez à un homme... il y a eu dans le passé, des hommes qui venaient me dire, « Écoutez !, vous êtes aussi psychiatre, psychothérapeute mais... laissons tomber, moi je ne veux pas de bla-bla... je veux que vous me donniez un médicament... par exemple de la testostérone ! », pour que je puisse bander, etc. ... parfois je suivais leur désir... par exemple il y avait un médicament qui s'appelait l'Andriol, qui était produit par une maison pharmaceutique hollandaise, qui s'appelait (Organon), qui était assez importante, qui était de la testostérone, c'est Organon qui l'avait

lancé ! je ne sais pas s'il elle existe encore... ils préconisaient à l'époque, de donner trois comprimés par jour à des hommes, pour qu'ils puissent avoir une érection... Trois !, comprimés par jour pendant... trois semaines .. et ça ne faisait rien du tout ! ça favorise chez l'homme la musculature, c'est pour cela que ceux qui font du body-building prennent des stéroïdes, ils se l'injectent... tandis que chez la femme, ce que les gynécologues allemands connaissaient bien - un comprimé de testostérone par semaine d'Andriol, suffisait déjà pour augmenter sa capacité à jouir, mais évidemment mais cela augmentait sa pilosité et la tonalité de sa voix qui devenait plus rauque. Mes collègues me disaient « Attention, c'est irréversible, tu vas avoir des histoires... », je me suis arrêté...!, il est certain qu'une même substance « érotique » comme la testostérone, lorsqu'elle est utilisée par l'homme et par la femme ont des effets différents... un homme est surtout intéressé pour la fréquence des rapports sexuels, mais ça devient vite une habitude et même devient monotone, une sorte de routine ... mais la femme est intéressée à quelque chose... qui disons... la surprend, qui soit peut-être un peu davantage relié avec les émotions...

Aujourd'hui, chez l'homme... on voit une plainte ; Willy Pasini s'en souvient parce que, on a vu beaucoup de malades ensemble, à un moment donné, l'éjaculation précoce qui dominait la scène... et maintenant au contraire, il y a beaucoup plus de cas d'hommes qui ont de la peine à éjaculer et l'éjaculation, là, est parfois quasiment impossible...

A. G. : les médecins ne le savent pas, parce qu'ils ne sont pas instruits, ou bien parce qu'il n'y a pas de connaissances scientifiques précises et bien diffusées ?

G. A. : Ah non, la sexualité en tant que telle, ça ne les intéresse pas... Ils donnent peut-être des antidépresseurs, parce qu'ils disent « Ah, vous êtes déprimé, c'est pour ça », mais les antidépresseurs ont un effet négatif sur la sexualité, et même, aujourd'hui nous avons des antidépresseurs qui provoquent des tendances suicidaires !... Tant que l'industrie pharmaceutique malheureusement, est préoccupée par les affaires ... et donc c'est dommage ! Sensation, émotion... plaisir, douleur etc.. sont des problèmes humains !, la vie, la mort, etc. !, et tout ce qui se passe !, les guerres, les menaces! Moi-même malgré mon âge, je fais du karaté, j'y vais encore ce soir (sourire) j'y étais hier soir aussi, enfin ça n'est pas du karaté sportif, c'est ...

A. G. : Du tai-chi ?

G. A. : Mais non, c'est du karaté pour se défendre contre une éventuelle attaque... de l'homme dans la rue... des voyous ici, j'en ai vu beaucoup ! et ils ont un très mauvais rapport avec leur corps ! et peut-être que pour eux, la seule façon... d'exercer la sexualité, c'est de violer une femme, et d'agir d'une façon violente parce que d'une façon sentimentale, ils ne peuvent rien faire ! (sourire). La sexualité reste encore un problème... ouvert, richissime et qu'on doit respecter...

Les transformations sociales et politiques

G. A. : Une fois en congrès de sexologie à Amsterdam, une femme féministe américaine, avait amené un film il y a des années de ça... qu'elle nous a montré, au congrès où on voyait... des femmes en cercle, nues, de différents âges... toutes avec un vibreur à la main, se masturbant !

A. G. : Ça n'était pas Betty Dodson ?

G. A. : Non je ne crois pas... bon, en tout cas, là, cette femme pouvait avoir des orgasmes... à la pelle c'est-à-dire elle tombait par terre, elle criait, elle se relevait et elle recommençait... et

la sexualité peut être réduite à très peu de choses... mais les baisers sur la bouche par exemple sont très-très importants parce qu'il y a du sentiment... mais personne, que je sache ! ne s'intéresse plus à... la sexologie comme outil de sexualité humaine alors que... il faudrait la garder comme problème ouvert !...Écoutez (souple), il y a peut-être ... cinq ou six ans on avait organisé, à Saint-Moritz, un Festival de philosophie, où, on m'avait invité..., moi j'étais, j'avais parlé un peu de psychanalyse et des trucs comme ça, bon j'ai fait mon... mais j'(y) étais allé volontiers parce qu'à Saint Moritz, il y a... une abbaye très ancienne, et c'est un joli endroit, et que je connaissais bien puisque j'y avais travaillé huit ans !... Là, il y avait différents petits pavillons,

L'islam, les femmes et la sexualité

G.A. Je vais vous raconter une autre histoire... quand je donnais les cours encore, à l'université, de sexologie, ...

A. G. : Ici à Genève ?

G. A. : ... à Genève, ici, il y avait une femme, femme médecin, française, qui travaillait dans la France voisine, je ne sais pas si c'est à Annemasse... un jour, elle venait régulièrement à mes cours, elle me dit... « Écoutez, peut-être vous ne (le) savez pas »..., « que moi, j'ai travaillé pendant dix ans au Burkina Faso, en Afrique, comme médecin... et là j'ai connu une femme de l'endroit, très intéressante, de culture française... qui a fait des études à Paris et qui parle bien le français... et qui va guider un groupe de danseurs du Burkina Faso en Europe, dans différentes villes, dont Genève, donc elle sera là à Genève... je suis sûre que si vous êtes d'accord, elle sera contente... de venir ici au cours, et nous parler un peu de la sexualité, ils sont musulmans entre autres, et (de) son pays » je dis « Magnifique ! »

Bien sûr, elle est arrivée, bien habillée, à la manière africaine, en parlant français parfaitement... et très souriante, sympathique... Elle commence à parler un peu de sexualité et... et puis, à un moment donné, elle dit que... une de ses amies, à elle, avait des problèmes avec sa propre fille... Pourquoi ? Eh bien parce qu'elle n'avait pas voulu que sa fille soit excisée !... donc voyez là, on enlève le clitoris... Alors là, j'ai dit « Attendez ! Attendez ! Expliquez-nous !... Donc vous pensez que l'excision du clitoris est une bonne chose !? » pour la femme, elle a dit « Naturellement que c'est une bonne chose ! Écoutez, vous ici, les femmes occidentales, vous n'enlevez pas leur clitoris, et pourtant elles ont des problèmes sexuels, c'est-à-dire le problème sexuel vient de la tête... c'est clair que la fille de mon amie se sentait différente des autres filles pour cette raison, à un moment donné, elle s'est mise à exalter la polygamie !... elle dit que son père, qui était un militaire... ne se décidait pas à avoir au moins une deuxième femme... et que donc la mère... de cette femme-là, qui parlait, avait dû aller lui chercher, elle, une deuxième femme, parce qu'au moins !, tu dois avoir deux femmes... et... pour nous, les enfants du premier lit... c'était très bien la deuxième femme de notre père, parce qu'elle était beaucoup plus jeune, elle nous comprenait mieux... D'ailleurs « Moi je suis la deuxième femme de mon mari actuel... et avec la première femme de mon mari, nous sommes comme deux sœurs », tout était magnifique !

Alors j'ai dit « Écoutez, maintenant si vous permettez, je vais un peu foncer du côté de l'imaginaire, ... « vous savez que on peut avoir deux femmes mais on ne peut pas faire l'amour à deux femmes en même temps, ça c'est strictement interdit ! Vous me racontez que : une porte, chez vous, qui devait être bien fermée... elle était restée entrouverte, et alors vous, vous avez vu votre mari qui faisait l'amour avec sa première femme » ... Houla là ! Vous auriez dû voir le changement ! Cette femme souriante... pleine d'humour, est devenue... très agressive envers moi ! Elle m'a dit « Mais est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous dites au lieu de dire... « Mon mari aurait dû mieux fermer la porte », elle a dit « Si une chose

pareille était arrivée, j'aurais dû subir plusieurs jours de purification », c'était elle la coupable ! qui avait vu quelque chose qu'elle ne devait pas voir...

A. G. : Et ça vous surprend ?

G. A. : Mais non, ce qui me surprend c'est que on ne veut pas discuter un peu plus de sexologie, philosophie et de la philosophie de la médecine, Nous en sommes là parce que, les produits pharmaceutiques, toutes ces techniques et... les dossiers informatiques font que le patient le malade n'est plus là, qu'il n'y a plus de relation... parce que la sexologie signifie qu'avec le patient on parle de choses intimes, et que parfois il n'a même pas le courage lui-même de les exprimer avec son médecin, et le médecin ne lui demande pas...

La santé sexuelle

A. G. : Pour revenir à un peu au début de l'histoire... ... vous avez donc participé aussi aux histoires de l'OMS et de tout ça, le mot de « santé sexuelle », vous pouvez voir comment il est apparu, qui est-ce qui l'a trouvé, comment ça s'est formulé finalement ou pas ?

G. A. : Moi je crois que c'est Willy Pasini et moi qui avons introduit ce terme ... justement avec l'OMS...

A. G. : Comment cette idée vous est venue finalement ? Le mot enfin...

G. A. : Il y a quelque chose peut-être bien, que je vais vous montrer... c'est une publication officielle de l'OMS, un rapport de réunion à l'OMS, « Formation des professionnels de la santé aux actions d'éducation et de traitement en sexualité humaine » !

A. G. : Oui c'est ça, ça c'est le rapport de '75, c'est ça...

G. A. : « Santé sexuelle » c'est un terme probablement, je ne me souviens plus des dates, que Willy Pasini et moi avons fait introduire auprès de l'OMS ...

A. G. : ... vous avez connu Georges Valensin ? parce qu'il avait écrit un livre, que j'ai découvert il n'y a pas longtemps... qui s'appelait « Santé sexuelle », dans les années '60...

G. A. : Valensin, que je connais très-très bien a écrit pas mal de livres, dont un livre, c'est... « Les Juifs et le sexe »... Sous la couverture, il y a « Préface, Georges Abraham » ! Valensin c'était un chercheur, il ne s'arrêtait pas seulement à la sexualité juive, il cherchait des détails, il était très documenté c'était un chercheur passionné....

A. G. : Parce qu'il est très oublié aujourd'hui, actuellement, il n'y a plus que J.Waynberg qui parle de Valensin...

G. A. : Mais oui, Waynberg oui... j'ai participé à beaucoup de ces réunions .. AIUS, enfin ... et puis bon, il y avait le(s) groupe(s)... à Paris, des enseignements aussi à Toulouse, c'est l'aspect disons, que j'appellerais au sens large, un peu philosophique c'est-à-dire la réflexion... qui manque souvent... parce que bon... la fréquence des rapports sexuels et les positions... ça n'est, ça n'est pas suffisant donc, pour moi, quand je dis « sexologie médicale », je dis médicale... parce que comme médecin, justement je m'intéresse à ça... mais d'autre part... la sexologie tout court, c'est une science... ouverte encore ! il y a la question du plaisir, de la douleur..., j'ai envie de vous faire cadeau d'un autre petit livre... qui n'est pas seulement fixé sur la sexologie au sens large Un livre qui a paru ici, des petites éditions qui s'appelle « Les épousailles entre le corps et l'esprit »...

La fondation de l'enseignement sexologique en France

A. G. : Pour continuer avec vos relations avec la France...Mireille Bonierbale me disait que vous aviez été le premier président de l'AIUS, au début des années '80...

G. A. : Oui peut-être, je ne sais même plus si j'ai voulu être président, ... maintenant ça me revient (sourire) sexologie plutôt française... en tout cas, j'ai enseigné la sexologie à l'Université de Marseille...

A. G. : Oui c'est ça...

G. A. : il y a eu des bonnes choses si vous voulez, des choses moins bonnes ; les bonnes choses c'est que, il y avait un certain André Mattei, à Marseille, qui était Endocrinologue... il était très intéressé, ils étaient venus en délégation, Mattei et d'autres de Marseille dont Robert Porto, ils nous demandaient, si un de nous deux... Pasini ou moi... pouvions aller avec une certaine régularité à Marseille, donner des cours de sexologie, ça a duré quelques années mais évidemment, . Je prenais l'avion, et c'était le fonds Chalumeau qui me le payait ... l'avion Genève – Marseille, j'avais encore Swissair... ils venaient me chercher à l'aéroport de Marignane, à Marseille c'était plutôt agréable et il y avait à peu près quatre-vingts personnes dans ce cours, quand même... et à un moment donné... un endocrinologue dont la femme fréquentait les lacaniens m'avait dit... « Écoute Georges, si... tu pouvais accepter de venir pour présider une séance »... dans laquelle le chef de file des lacaniens de Marseille qui n'était pas médecin, serait venu nous parler du désir... qui est un cheval de bataille de Lacan... alors, moi j'ai dit « Oui », ils ont fait des cartons, des invitations que je n'avais pas vues, où ils disaient « Vous allez assister à un débat entre un sexologue, c'était moi, et un psychanalyste lacanien »... Alors moi je commence, j'essaie de... d'expliquer que le problème du désir, très important, Monsieur Machin est là et il va l'explicitier... Il m'arrête, (l'orateur) m'arrête, il me dit « Écoutez, inutile que vous disiez ça », et... et il a commencé à lire des feuilles qu'il avait écrites à la main... je laisse faire... et puis au moment de la discussion... Voilà, au lieu de poser les questions à l'orateur, il me les pose à moi, je dis « Mais... », « Ah mais le sexologue c'est vous ! » enfin agressif, vraiment très agressif, à un moment donné, il était tellement agressif, et menaçant même que... j'ai dit « Bon, écoutez, la séance est interrompue »..... Mais, je crois que c'est un terrain difficile la sexologie ?...

A. G. : Difficile pourquoi ?

G. A. : Difficile parce qu'il faut réfléchir, il faut voir les tenants, les aboutissants, on ne peut pas juste se borner à une fonction... c'est pas comme la digestion, ou des choses comme ça... c'est aussi si on veut une fonction mais... ça implique tout le problème du plaisir et puis... maintenant par exemple, dans la philosophie médicale, la mort qui revient en force ? La mort qui revient en force parce que... la vie est limitée... et il y a toute la question du sommeil, des rêves, etc., et là, la sexologie finit par se dessécher ...

L'état de la sexologie actuelle

A. G. : Qu'est-ce qui vous fait penser que ça se dessèche ?

G. A. : Genève était considéré comme la ville sexologique par excellence, à cause du fonds Chalumeau... l'université, l'OMS et maintenant on ne sait même pas que ça existe ! Ça a été effacé de manière totale !, ... Masters & Johnson n'ont laissé aucune trace...

A. G. : Oh vous exagérez...

G. A. : Écoutez ! Ils ont fait quelques films... horribles !

A. G. : Mais moi j'ai l'impression que toute la sexologie contemporaine travaille encore avec les idées de Masters & Johnson, avec le cycle de la réponse sexuelle humaine....

G. A. : Masters & Johnson je connais bien parce que j'y étais... et l'idée donc c'était que, un couple doit être soigné par un autre couple...

A. G. : Oui, c'est leur théorie...

G. A. : C'est leur pratique, maintenant ils sont morts tous les deux... mais parfois, si par exemple... un homme voulait être soigné, et être soigné tout seul parce qu'il n'avait pas de partenaire, on lui trouvait une partenaire qui était une prostituée dite femme de remplacement, donc déjà c'est un peu tarabiscoté...

A. G. : Oui parce qu'ils ont fait toute une théorie, sur les partenaires de remplacement qui étaient censés ne pas être des prostituées, justement...

G. A. : ... c'était censé ne pas être mais...

A. G. : C'est-à-dire c'était des prostituées professionnelles d'après vous ?

G. A. : ... c'était des prostituées professionnelles... mais en tout cas... à un moment donné Masters & Johnson avaient voulu que j'aie avec ma première femme... là-bas, parce qu'elle était psychologue, mais elle ne savait pas assez d'anglais... mais en tout cas, couple contre couple, (l'attachement) individuel ça n'existe pas, c'est un peu rigide si vous voulez... et pour que je sache, maintenant, disons à l'université c'est pas un truc, qu'ils disent « Voilà, nous appliquons la méthode Masters & Johnson », non, ça n'existe plus... Ça n'existe plus...

A. G. : Oui, c'est...

G. A. : ... et Helen Kaplan également, elle est morte aussi, bon, il y a toujours le centre Kaplan à New York, mais... enfin, la sexualité disons, à niveau universitaire ou officiel, pas comme l'AIUS ça n'existe plus .. l'OMS, n'est plus intéressée par la sexualité, ... il n'y a pas de réflexion, sur la médecine tout entière, qu'est-ce que ça veut dire, le rapport entre l'homme sain et l'homme malade !? C'est très important !... et j'ai des malades graves ici que je soigne et qui ont, (enfin je crois avoir de très bons résultats...

A. G. : Vous vous considérez toujours comme sexologue ou pas ?

G. A. : Ben disons !... je me considère, oui, à certains égards, oui !... puisque vous êtes venu ici aussi, mais d'un côté il y a l'histoire de la sexologie, dont nous avons parlé... mais il y a aussi le fait que il faudrait plus de réflexion aussi, à ceux qui vont faire médecine... et... qui applique aussi la question du problème du plaisir et de la douleur, par exemple...

Psychanalyste ou sexologue ?

A. G. : Parce que vous avez publié un livre, qui s'intitule « Les confessions d'un psychanalyste », alors vous vous voyez plutôt comment ? plutôt sexologue ou plutôt psychanalyste ?

G. A. : Bon là c'est un peu de la fiction... (rire)

A. G. : ... tout à fait... mais vous ne m'avez pas répondu vraiment sur la psychanalyse et sur la sexologie justement, si vous avez encore un... un petit moment je veux dire... vous préférez vous définir comme psychanalyste, actuellement, comme psychanalyste ou comme sexologue finalement ?

G. A. : Écoutez, alors là je vais vous répondre... assez précisément, Freud... qui au fond... centrait son ouvrage, l'ensemble de ses explications, sur l'interprétation des rêves... un livre qui a eu neuf éditions... dont la première, l'année 1900, exactement... déjà en 1931, Freud, toujours, avait écrit un article, en se plaignant... que les psychanalystes ne s'intéressaient pas assez aux rêves... et, et c'était de plus en plus vrai, ... et alors ... dans les publications psychanalytiques, que j'avais, que je lisais, il y avait de moins en moins d'articles centrés sur le rêve... Alors... j'ai participé par exemple en juillet, en 2015, à Boston, pour le Congrès international de psychanalyse, officiel... il y avait un volume de... présentations... et moi j'avais proposé en tout cas quelque chose sur le rêve... Alors j'avais constaté qu'on mettait mon intervention à 7h45 du matin... c'est un étrange horaire (sourire)... et on était quatre ou cinq personnes... bon, c'est vrai que mon anglais n'est pas... brillant... mais j'ai vu qu'il y en avait une autre !... de communication ... sur le rêve également... et j'y étais aussi ! C'était aussi à 7h45, un autre jour... et puis quelqu'un qui était assis à côté de moi, dit « Écoutez, je vous raconte le rêve que j'ai fait il y a deux jours... et alors il dit qu'il a, dans le même rêve, il était deux fois dans un restaurant chinois, une fois il était seul, une fois il était avec sa femme, un rêve, le rêve... alors la femme qui préside dit « Ah, vous aimez beaucoup la cuisine chinoise ! » C'était tellement... insignifiant, horrible que... je voulais me lever, pour voir ce que je faisais là... j'avais même eu la tentation d'aller voir le président de la Société internationale de psychanalyse qui est un Italien, pour lui dire « Mais comment vous pouvez accepter des trucs pareils ? »... Bah ! Je me suis dit « Je les dérangerais, ça ne servirait à rien... », alors j'ai décidé de rester à cette réunion-là et j'ai dit au type, enfin qui était très près, « Est-ce que vous avez eu la même impression d'avoir eu les mêmes émotions, dans le rêve, quand vous étiez seul et quand vous étiez avec votre femme ? » Les gens qui étaient là n'ont pas réagi, , mais !, à la fin de la réunion, cet homme m'a accosté et m'a dit « C'est très intéressant là, ce que vous m'aviez demandé, si j'avais la même émotion ! », ... Là, à Boston, j'ai rencontré une femme de Zurich, que je connaissais bien, « Ah ! Salut » et on s'est embrassés, enfin, une collègue, qui m'a dit « Tu dois absolument venir à Berlin l'année prochaine ! ». J'étais à Berlin aussi, et j'ai présenté aussi quelque chose sur le rêve... mais la salle était pleine malgré mon anglais un peu... boiteux mais j'ai eu beaucoup de succès... alors le président de la Société suisse, m'a dit que... en septembre dernier, exactement le 24 septembre... ils avaient organisé quelque chose sur le rêve, ce rêve étant tellement délaissé ! (sourire) par la psychanalyse, qu'il y aurait trois orateurs, un orateur qui parlerait en allemand un peu de la neuropsychanalyse, c'est (comme) ça qu'il l'appelait, une femme Belge qui parlait sur Bion, Wilfried Bion, l'anglais, et puis un Français de Paris, qui parlerait un peu sur la biologie des rêves, il y aurait trois conférences... et puis il y aurait une discussion entre les trois orateurs et le président Suisse, et, il m'avait téléphoné, parce que c'était le Suisse allemand pour que j'apparaisse parce que, il devait y avoir donc, dans l'après-midi la discussion entre les trois orateurs... et puis, disons la présence du Professeur Abraham... Il m'a téléphoné pour me dire « , s'il te plaît, pas plus que dix minutes », il avait peur peut-être que je fasse... J'ai dit « Non, il y aura pas dix minutes, il y a neuf minutes » (sourire), il y avait pas mal de monde dans la salle parce que c'était ouvert au public ... mais j'ai vu que dans la discussion qu'il y a eu que c'était toujours les mêmes personnes qui intervenaient, qui interviennent sur n'importe quel sujet !, parce qu'ils doivent parler, ils doivent dire quelque chose, j'ai trouvé la discussion vraiment lamentable !... Alors j'ai dit « Écoutez, moi je ne vais pas vous sortir de nouvelle théorie, etc. mais... je vous lancerai des hypothèses... « Est-ce que l'homme qui dort et l'homme qui est réveillé, est-ce qu'ils ont la même identité, ils sont un peu différents ? » ... donc le réel pourrait être une expression nocturne enfin (de

l'homme) qui dort, qui est particulier, les insomnies, etc., les trois hypothèses, hypothèses ... aucun commentaire ni de la salle... et ni du président... J'ai vu que ce que j'avais dit, pff !, c'est passé comme ça !... et alors le lundi, c'était le 24, 25, le 26 septembre, j'ai écrit une lettre au président, et j'ai dit que je donnais ma démission de la Société suisse de psychanalyse... Il m'a téléphoné pour me dire que si je voulais être président honoraire, j'ai dit « Surtout pas ! » Un président honoraire, c'est quelqu'un qui se retire pour l'âge et, non, non, moi je romps.

A. G. : Parce que la psychanalyse méprise la sexologie

G. A. : Non, elle est fixée sur un point de, disons de... infantile, le complexe d'Œdipe, qui mène à ailleurs, c'est à discuter, à élargir ...

A. G. : Élargir dans quelle direction ?

G. A. : Mais dans la direction de... ma question par exemple, j'y reviens, plaisir – douleur, sentiment et sensations, émotion – sensation...

A. G. : C'est ça ce qui vous intéresse, finalement...

G. A. : Oui... Oui c'est ça...

A. G. : Parce que j'ai vu que vous avez été aussi dans une société d'oniologie...

G. A. : Oui, bon... on a fait, j'ai fait à Lausanne... ça a duré des années ... l'oniologie médicale mais... là évidemment... on se heurte aux vieilles idées, enfin donc... les gens racontent les rêves des patients, ils veulent les interpréter et là au contraire, moi je voulais surtout chercher des émotions... maintenant bon, ça fait quand même des années, on a fait un site Internet là, qu'on voulait le faire bilingue aussi, avec l'anglais...

A. G. : C'est ça oui.

G. A. : ... mais on n'est pas encore arrivés à ce but-là mais... mais enfin, vous êtes quand même au courant ! (rire) Oui...

A.G. Merci de m'avoir consacré votre temps et permis ainsi de mieux comprendre votre itinéraire intellectuel et biographique.

